

LES DIFFÉRENTS RÔLES DU BÉBÊTE SHOW AUPRÈS DE SES TÉLÉSPECTATEURS

Grégory DERVILLE

Depuis son arrivée sur les écrans en 1988, l'émission satirique *Bébête show*, diffusée quotidiennement sur TF1 entre 19 h 50 et 19 h 55, recueille un succès populaire d'envergure : soir après soir, entre 8 et 13 millions de téléspectateurs suivent les tribulations des bêtes, rient à leurs plaisanteries de corps de garde, les voient se chamailler et se rabibocher, les entendent s'injurier et magouiller. Le discours antisystème des auteurs, leur critique parfois virulente de la classe politique font recette... au point que beaucoup se sont posé la question de l'impact du *Bébête show* sur les téléspectateurs, et plus largement sur le fonctionnement du régime politique. Certains décrivent la satire comme une pratique salutaire, capable d'aiguiser le sens critique des citoyens. D'autres, plus nombreux, remarquent que l'émission popularise le thème du « tous pourris », banalise l'anti-parlementarisme, et l'accusent de représenter un danger pour la démocratie. L'objectif de cet article sera d'aborder de façon plus mesurée, en se fondant non pas sur

une inquiétude ou un enthousiasme instinctifs, mais sur des données empiriques, cette question de l'impact éventuel du *Bébête show* sur ses millions de téléspectateurs (1).

De ce public, les études quantitatives nous fournissent une connaissance approximative. Mais *comment* le *Bébête show* est-il regardé ? Quelles sont les motivations qui poussent les téléspectateurs à s'y exposer, les raisons pour lesquelles ils l'apprécient (ou pas), le sens qu'ils attribuent au discours de l'émission, ce qu'ils en retiennent, etc. ? Sur tous ces plans, les réactions sont fort diverses : certains aiment le *Bébête show*, d'autres pas (et pour des raisons variables) ; certains y voient un simple divertissement, d'autres un commentaire d'actualité ; certains pensent qu'il est naturel de rire des hommes politiques, d'autres en sont choqués ; en outre, tous n'ont pas le même statut social, le même degré de politisation ou le même niveau de diplôme. Impossible donc de parler du public du *Bébête show* : sans doute les téléspectateurs adoptent-ils, face à l'émission satirique, des « postures de réception », des « modalités de lecture » extrêmement diverses.

Pour le vérifier, on a choisi d'aller discuter de façon approfondie avec un certain nombre de téléspectateurs du *Bébête show*, choisis pour constituer un « échantillon » aussi diversifié que possible, autant pour le sexe que pour l'âge, la profession ou le niveau de politisation et de diplôme (2). Ces entretiens semi-directifs étaient lancés à partir de la consigne de départ suivante : « Je voudrais savoir ce que vous pensez des émissions où l'on parle de politique à la télévision. » Cette consigne a permis de recueillir le point de vue de chaque enquêté sur la politique et sur la façon dont les médias en rendent compte ; elle a aussi permis de voir *si* le *Bébête show* apparaît spontanément dans son discours, et *com-*

(1) Cet essai est issu d'une thèse soutenue en 1995 à l'IEP de Grenoble, sous le titre *Le Bébête sShow comme processus de communication politique*. Sauf exception, les extraits d'émissions et d'entretiens cités sont issus du chapitre 8. Il est à noter que cette étude concerne aussi, de façon marginale, les *Guignols de l'info*.

(2) Au total, 22 entretiens ont été réalisés, dans des conditions identiques, pour une durée variant entre 40 minutes et 1 h 40. Pour une description détaillée des multiples précautions prises avant et au cours des entretiens pour obtenir un discours aussi riche et aussi « sincère » que possible, ainsi que des procédures employées pour bâtir les modèles de réception du *Bébête show* présentés plus bas, cf. G. DERVILLE, 1995, p. 89-99.

ment il apparaît, c'est-à-dire de voir les raisonnements et les thèmes qui l'introduisent ou y ramènent. Ensuite seulement, une fois que le rapport à la politique et aux médias de l'enquête était cerné, l'entretien se centrait sur la satire politique, puis sur l'émission de TF1. À l'analyse, trois grandes modalités de lecture du *Bébête show* ont émergé : le modèle du distrait, de loin le plus répandu, et deux types de fans : l'amateur éclairé et le fan populiste (3).

Le téléspectateur **distrain**, tout d'abord, est quelqu'un qui adopte à l'égard de la politique une attitude de retrait : ce n'est pour lui qu'un monde lointain, abstrait et complexe, dans lequel il refuse de s'impliquer (il vote notamment de façon irrégulière). De même, il s'expose peu à l'information politique, qu'il juge ennuyeuse et répétitive. Par ailleurs, si le distrait peut être un téléspectateur assidu du *Bébête show*, il dit lui-même qu'il n'est « pas acharné » : il le regarde au hasard et de façon peu attentive, il en discute très peu, et il est peu marqué par ce qu'il y voit et ce qu'il y entend, à tel point qu'il est souvent incapable de raconter précisément une scène ou un dialogue récents, voire de décrire les marionnettes. Pour lui, c'est une émission amusante, mais qu'on oublie vite, et qui ne provoque aucune réflexion particulière.

À la différence du distrait, le *fan* estime qu'au-delà de son caractère distrayant, le *Bébête show* a un message à faire passer, si bien qu'il le considère parfois comme une émission politique à part entière. D'autre part, le fan regarde dès qu'il le peut le *Bébête show*, et avec une attention toute particulière : il l'attend avec impatience, il organise sa soirée (et notamment l'heure du repas) en fonction de l'horaire de diffusion, il allume son poste ou change de chaîne pour le regarder, il ne zappe pas.

Cette émission est pour lui un rite quotidien, intégré dans ses soirées, et il avoue que, si elle disparaissait, elle lui manquerait. Par ailleurs, le fan mobilise le contenu du *Bébête show* dans ses discussions avec ses proches, et il lui arrive de reprendre les expressions favorites des marionnettes, ou leur nom, pour parler des hommes politiques. Le fan est aussi très marqué par le contenu du *Bébête show* : il en repère les évolutions, il est capable de décrire de façon précise des scènes diffusées récemment, il prend appui sur elles pour préciser sa pensée au cours de l'entretien (« par exemple, l'autre jour y'avait... »), et il est fréquent qu'il se mette à rire à leur évocation. Enfin, il cite spontanément le *Bébête show* pendant l'entretien (ce qui montre que l'émission fait partie de ses références habituelles), et il se définit lui-même comme fan.

Mais à partir de ce profil commun, on peut distinguer deux types de fans. Le premier, le **fan populiste**, est un téléspectateur « antisystème » qui dit avec force qu'il ne s'intéresse pas à la politique, qu'il « s'en fout »... mais qui pourtant s'investit dans le monde politique, ne serait-ce que pour déverser une sourde hostilité à son encontre. Il discute souvent de politique (même si c'est pour en dire du mal), il vote régulièrement (même blanc), et il est à la fois véhément et précis dans l'affirmation de certaines critiques à l'égard des hommes politiques, accusés d'être malhonnêtes, incapables, déconnectés des problèmes des Français, obnubilés par leur intérêt personnel. Par ailleurs, le fan populiste est très mécontent des médias, et notamment des émissions politiques, car il trouve que les journalistes sont trop obséquieux avec leurs invités. Par contre, il ressent une grande satisfaction à voir les hommes politiques « en prendre plein la

(3) Deux autres modèles de téléspectateurs, moins pertinents pour la question de l'impact du *Bébête show*, ont été repérés, tous deux étant fondés sur le rejet de l'émission : le **réfractaire**, qui récuse le principe même de la satire sous prétexte qu'elle porte atteinte à la démocratie et à l'autorité (« ça ne se fait pas »), et le **mécontent**, qui, sans être hostile à l'idée que les hommes politiques soient tournés en dérision, accuse l'émission de TF1 d'être partielle. Signalons par ailleurs que le nombre relativement restreint d'entretiens réalisés ne permet pas de garantir que *tous* les modes de réception du *Bébête show* ont été repérés. Ne sont présentés ici que ceux qui apparaissent de la façon la plus claire et la plus récurrente dans le discours des enquêtés. Ce n'est pas à proprement parler une typologie exhaustive mais un panorama de quelques-unes des modalités de réception du *Bébête Show*, qui est proposé dans cet article...

gueule » dans le *Bébête show* : celui-ci est décrit comme le juste châtement de ceux qui n'ont pas agi pour le bien de la collectivité.

Le profil de l'**amateur éclairé** est nettement distinct de celui du fan populiste. D'une part, il donne de la politique une définition idéale (l'art de gouverner), et il s'y investit beaucoup par des discussions quotidiennes, un vote régulier, voire un engagement militant ou associatif. Ensuite, les hommes politiques lui font une excellente impression (il salue leur courage et leur compétence), ainsi que les journalistes qui les interrogent. Enfin, l'amateur éclairé porte sur le *Bébête show* un regard passionné mais vigilant. L'émission le fait beaucoup rire, et il estime qu'elle peut aider les spectateurs à faire leur métier de citoyen avec esprit critique... mais il en perçoit aussi les dangers : selon lui, elle risque de fournir une vision tronquée de la politique, et de la discréditer en la présentant comme le règne de la magouille ou de la rigolade.

En définitive, il est possible de distinguer plusieurs profils, très nettement distincts, de téléspectateurs du *Bébête show* (ou plus exactement *plusieurs modalités de lecture* du *Bébête show*, car rares sont les enquêtés qui ressemblent parfaitement à l'un de ces modèles). Une fois encore, il est avéré que le contenu d'une émission ne préjuge en rien de la façon dont elle est concrètement reçue... et cela oblige à considérer la question de l'impact du *Bébête show* d'une façon plus prudente qu'on ne le fait habituellement : l'émission satirique n'exercerait-elle pas *des* fonctions très différenciées, selon le profil de ses téléspectateurs ?

Mais une précision supplémentaire s'impose ici autour du concept de fonction. Au cours de cet article, on évitera d'hypertrophier l'aspect politique du *Bébête show*, et d'omettre les impératifs économiques (en termes d'audience) qui découlent de sa diffusion sur une chaîne généraliste privée en *access-prime-time*. Le rôle que les auteurs entendent remplir auprès de leur public, et que celui-ci attend qu'ils jouent, est avant tout un rôle d'amuseurs, censés taper « tous azimuts » sur les

hommes politiques, et tourner en dérision toutes les péripéties de l'actualité. L'oublieraient-ils, seraient-ils tentés par exemple de transformer leur émission en une sorte de « tribune libre », que TF1 les inviterait à revenir sans délai à leur mission première : faire rire le plus grand nombre de téléspectateurs possible. Or, de ce « contrat de communication » bien particulier découlent un certain nombre de contraintes économiques que les auteurs du *Bébête show* ne peuvent ignorer, et qui restreignent largement leur marge de manœuvre. Il leur est difficile, par exemple, d'aborder des thèmes techniques (la fiscalité, le travail parlementaire...) qui pourraient lasser le public ou provoquer son incompréhension, difficile aussi de développer des argumentaires qui risquent de trop heurter certaines catégories de téléspectateurs, ou encore de se montrer trop caustiques avec des personnalités particulièrement populaires (l'abbé Pierre, le commandant Cousteau...).

Par ailleurs, il est clair que les auteurs se soumettent à une « solidarité de chaîne » qui ressemble parfois de près à de l'autocensure. En dépit de leurs affirmations, ils n'endossent pas en toutes circonstances le masque de l'indépendance et de l'intransigeance, dont ils se flattent pourtant, on le verra, d'être les derniers défenseurs. Le *Bébête show* a par exemple été, à propos des soucis judiciaires (affaire Botton) ou médiatiques (fausse interview « exclusive » de Fidel Castro) de Patrick Poivre d'Arvor, d'une discrétion quasi totale, et plus récemment il garda un silence total sur l'implication de filiales du groupe Bouygues dans divers « scandales de l'eau ». Apparemment, toutes les « tripatouilles » ne sont pas bonnes à évoquer... La pression que fait peser l'appartenance à TF1 sur les auteurs n'est pas seulement inhibitrice : elle peut en effet l'amener, pour lutter contre la concurrence des *Guignols de l'info*, à intégrer certains sujets et certains argumentaires qui, sans cela, seraient absents (une satire de l'émission de Canal Plus...), à moderniser la formule de leur émission, etc. Parler des fonctions du *Bébête show* ne doit donc pas faire oublier que la marge de manœuvre

dont jouissent les auteurs, au moment d'opérer le choix des thèmes à traiter et des angles d'attaque à privilégier, est pour le moins limitée. Avant de penser à « faire passer un message » ou à peser, sous une forme ou sous une autre, sur le jeu politique, ils doivent d'abord se soucier de répondre à l'attente de leur public et de leur employeur – et pour cela produire une émission divertissante.

Cela dit, il est indéniable que le *Bébête show*, du fait de son contenu, de sa forme, du contexte politique, est plus qu'une simple émission humoristique : il répond à certaines attentes, il apporte aux téléspectateurs des choses qu'ils semblent être satisfaits de trouver (même s'ils ne les recherchent pas consciemment). Pour certains, par exemple, il permet de glaner quelques informations sur la politique, et ce faisant de nouer avec lui une relation minimale ; à d'autres, il offre une occasion de se défouler contre la classe politique, ou un moyen d'observer ses acteurs avec plus de perspicacité ; on parlera alors pour le *Bébête show* d'une fonction d'information, d'une fonction de socialisation, d'une fonction cathartique ou d'une fonction éditoriale – ce qui bien entendu ne veut aucunement dire que sur chacun de ces plans l'émission a un rôle décisif, ni même majeur.

Ces précisions étant faites, on va maintenant s'efforcer de mettre en relation ces trois profils de téléspectateurs (le distrait, le fan populiste et l'amateur éclairé) avec quelques-unes des « fonctions » que le *Bébête show* est susceptible de remplir.

Le téléspectateur distrait

Le souci pédagogique est depuis toujours l'un des principaux fondements de l'idéologie journalistique : dans l'idéal, le journaliste se présente comme « quelqu'un qui vulgarise », « un décodeur de la réalité qui assume une fonction éducative » (4). L'univers (et notamment l'univers poli-

tique) est opaque, il s'agit donc de le « décrypter ». De façon plus voilée, on retrouve cet état d'esprit chez bien des satiristes. Sous la Troisième République par exemple, un titre comme *Le Parisien Illustré* veut à la fois « plaire au peuple et le désabuser », c'est-à-dire le sortir de sa naïveté ; pour ce journal, « la tâche de tout homme est de moraliser le peuple, qui ne sait pas, qui n'est pas bachelier » : si on le fait rire, on doit aussi « lui ouvrir les yeux » (5).

De la même façon, les auteurs du *Bébête show* entendent jouer un rôle de **décodeur**, selon l'image qu'ils aiment à mobiliser. A leurs yeux en effet, le discours politique est *brouillé*, il s'apparente à un jargon réservé aux initiés, à cette « classe politique » qu'ils accusent d'être coupée du « peuple ». Se plaçant imaginativement aux côtés de ce dernier, ils affirment alors que leur but est de fournir du discours politique une traduction accessible au commun des mortels, de « vulgariser » la politique (6), de la rendre intelligible pour tous. Pour ce faire, ils emploient des mots « de tous les jours », ils réduisent les ambiguïtés du discours politique en jouant sur la mise en scène, les intonations et les mimiques, etc. Et cette stratégie de distanciation par rapport aux élites politiques semble couronnée de succès, pour ce qui concerne le téléspectateur distrait tout au moins : celui-ci affirme souvent, en effet, que le *Bébête show* l'aide à comprendre les rouages de la politique, à se familiariser avec ses personnages clés, ses rites et son vocabulaire. Pour cette jeune employée par exemple, les hommes politiques ont un discours alambiqué, obscur, qui grâce aux satiristes est simplifié, éclairé : « Ils veulent que les gens qui les comprennent, ce soient uniquement des « Bac plus je sais pas combien »... Alors que là, ben, c'est à la portée de n'importe quel abruti ! » Citant l'exemple de sa fille, cet ouvrier est du même avis : « Ma fille, en politique, elle dit toujours : “J'y com-

(4) RIEFFEL, 1984, p. 180.

(5) *Le Parisien Illustré*, n° 71, 9/7/1882.

(6) J. AMADOU, interview in *Télé-Loisirs*, 4/3/1989.

prends rien !" (...) Pour elle, c'est de l'hébreu, elle capte pas grand-chose, alors qu'avec le *Bébête show* c'est beaucoup plus imagé, plus simplifié... C'est direct, bon, ben, elle y comprend mieux ! »

Autre manifestation de leur souci de rendre la politique intelligible, les auteurs s'efforcent de gratter derrière les déclarations et les actes des hommes politiques afin de mettre en évidence les motivations triviales qui peuvent les soutenir (l'appât du gain, la vengeance, l'ambition...). Dans certains dialogues, on voit le discours hypocrite d'une marionnette voler en éclats sous les sarcasmes des autres bêtêtes ou du patron (monsieur Jeannot), implorer de lui-même à force de se contredire, ou être finalement démenti. Ainsi, quand Black Jack demande pourquoi les communistes n'ont pas voté une motion de censure, Marchy commence par répondre qu'ils ne veulent pas mêler leurs voix à celles de la droite... avant d'ajouter, embarrassé : « Ça, c'est la raison qu'on donne, parce que tout à fait entre nous, la vraie raison, c'est que si on vote avec vous la censure, Dieu dissout l'Assemblée, et au lieu de 28 communistes, on risque d'être plus que trois ! » Il semble souvent que les marionnettes disent ce que les modèles pensent, mais doivent garder pour eux pour des raisons de convenance. Tel est en tout cas l'objectif des auteurs : « On dit tout ce qu'ils n'ont pas osé dire. C'est le contraire de leur langue de bois » (7). Les journalistes sont ici les premiers visés, accusés qu'ils sont de répercuter les prises de position des acteurs politiques sans la moindre distance critique. Il est vrai que, sur ce point, les auteurs du *Bébête show* ont l'avantage de travailler dans un cadre plus favorable que celui de l'information traditionnelle : ils peuvent en effet se permettre de dire ou de montrer ce que les journa-

listes (sérieux et objectivité obligent) doivent taire ou seulement laisser entendre ; en outre, ils disposent d'une marge de manœuvre beaucoup plus importante que celle des journalistes pour sélectionner, dans l'actualité politique, les discours et les actes qui se prêtent le mieux à un traitement satirique – des discours et des actes qu'en outre ils peuvent amplifier ou déformer à loisir pour les rendre plus frappants, plus risibles... et qu'au besoin ils peuvent inventer (8) !

Et de fait, la plupart des téléspectateurs distraits comprennent les dialogues du bar des bêtêtes comme la manifestation de ce que les modèles pensent « réellement », mais qu'ils taisent soigneusement lorsqu'ils s'expriment dans les médias classiques : « C'est drôle, mais souvent on sait que ce qu'ils disent, au *Bébête show*... eh ben, les vrais, ils le disent pas, mais ça y est bien, dans leur tête ! » soutient par exemple cette retraitée. De même, pour cet ouvrier, les amitiés entre les hommes politiques, comme celle entre Edouard Balladur et Jacques Chirac, sont démystifiées : « En public, ils avaient l'air d'être bien copains, devant les journalistes, ou dans les réunions, les congrès, tout ça, et puis là, à la télé, ils montraient les marionnettes qui se tapaient dessus... (...) Au *Bébête show*, disons qu'y'avait peut-être moins d'hypocrisie... »

L'effort de décodage entamé au *Bébête show* se traduit enfin par le souci de replacer dans un contexte plus large les événements politiques du jour, afin de les rendre plus « lisibles ». En particulier, les auteurs aiment à rappeler certains faits passés pour mettre un homme politique en porte à faux avec ses propos ou son comportement du moment. Un soir où Kermitterrand cherche un coup médiatique susceptible de redresser sa cote de popularité, Langue-de-

(7) J. ROUCAS, cité in *Cosmopolitan*, 15/3/1989.

(8) Il aurait probablement été très intéressant de se pencher sur ce décalage entre les thématiques et les argumentaires que l'on trouve dans le *Bébête-Show* et ceux qui composent le journal télévisé de 20 h. Quelles sont les analogies entre le contrat de communication propre à l'information télévisée et celui qui fonde la satire télévisée, et sur quels points ces deux contrats se distinguent-ils? Comment expliquer ces ressemblances et ces divergences? Qu'est-ce qu'il est permis de dire aux humoristes, mais que les journalistes doivent taire? Comment ces deux types de discours fondent-ils leur crédibilité? Y a-t-il une influence réciproque entre ces deux modes de traitement de l'actualité? Il serait instructif de poser des questions de ce genre à propos d'une émission comme les *Guignols de l'info*, par exemple...

Chèvre lui suggère par exemple d'envoyer les paras au Zaïre :

- Kermitterrand (*désorienté*) : « Mais c'est fait! Depuis ce matin, et tout le monde s'en fout, et les gens qui m'en parlent, ils me disent : "Oh, c'est pas original, Giscard l'avait fait avant vous !" »

- Langue-de-Chèvre : « Ah, ben oui, c'est vrai, il avait envoyé les paras sur Kolwezi! (*intrigué*) Mais dis-moi, euh, tu l'avais beaucoup engueulé à l'époque! Tu avais dit... »

- Kermitterrand (*embarrassé*) : « Mais tais-toi, tais-toi! Idiot ! »

Au total, le *Bébête show*, qui analyse l'actualité politique à travers un prisme sensiblement différent de celui que mobilisent les commentaires classiques, qui en parle avec des mots clairs et concrets, paraît bien remplir, pour les téléspectateurs qui adoptent une posture de réception proche de celle du distrait, un rôle de décoder. Allons plus loin : ne remplit-il pas aussi une fonction de **socialisation** (ou d'intégration, ou d'acculturation) à la politique, en attirant un public qui en général ne s'y intéresse guère, qui ne dispose pas des clés nécessaires pour la comprendre, qui déserte les émissions politiques classiques, qui s'informe relativement peu... mais qui, séduit par un discours moins austère et moins complexe qu'à l'accoutumée, est pour une fois tenté de se tourner vers ce qui se passe et ce qui se dit sur la scène politique ?

Ce rôle intégrateur de la satire politique a souvent été souligné. Pour Antoine De Baecque, par exemple, la caricature révolutionnaire a contribué à soutenir « un processus d'acculturation politique grâce auquel, durant une période d'ébullition politique, un personnel connu, publiquement décrit et critiqué, prend les principaux rôles sur la scène publique » (9). En particulier, elle habitue le public à analyser la politique à partir de critères nouveaux (non plus courtisans, mais partisans), et elle l'aide à mettre un nom sur les visages,

à savoir qui est qui. Certes, il est vraisemblable qu'aujourd'hui personne ne prend connaissance, par l'intermédiaire du *Bébête show*, du visage et de la personnalité des dirigeants (encore que la question puisse se poser pour les enfants...). On peut penser toutefois qu'en simplifiant, en personnalisant et en spectacularisant la politique, les auteurs donnent aux téléspectateurs qui s'y intéressent peu l'envie de jeter sur elle un regard curieux (ou « nonchalant », « oblique », selon les expressions de Richard Hoggart (10). *Bébête show* est ainsi une sorte de « colorant du débat politique », un « renforceur de goût » (11)... On peut rappeler ici que, depuis 1988, les soirées électorales de TF1 sont entrecoupées d'une émission spéciale, diffusée à l'improviste, pour tenter de retenir le public !

De fait, de nombreux téléspectateurs distraits voient dans le *Bébête show* un ingrédient qui « relève la sauce » du débat politique, qui permet de s'intéresser, par le biais du comique, à des choses qui sont pourtant « barbantes » quand elles sont traitées sous un angle sérieux. C'est le cas de cet ouvrier : « On voit les politiciens en marionnettes ; déguisés comme ça, on trouve ça rigolo... Alors que, quand on lit les articles, on est un peu écœuré de c'qui se passe, on n'en a rien à foutre! » De même, pour cette employée, le *Bébête show* rend drôle, et finalement « un petit peu plus buvable », ce qui en réalité est parfaitement ennuyeux : « Ça donne une petite pointe de couleur dans un monde de tristesse... (...) Ça me permet de les regarder... sinon j'les regarderais pas! (...) Ça me permet d'écouter malgré tout un petit peu c'qu'ils disent... »

Certes, on peut se demander s'il est juste de parler de « socialisation » pour désigner ce contact minimal qu'instaure le *Bébête show* entre ses téléspectateurs distraits et la politique. S'il est peut-être nécessaire, pour séduire un vaste public, d'estomper la dimension idéologique et

(9) DE BAECQUE, 1988, p. 145.

(10) HOGGART, 1970, p. 295 et 296.

(11) SCHIFRES, in *Le Nouvel Observateur*, 23/2/1989.

sociologique des clivages politiques, et de les traduire dans des registres tels que ceux de la vie domestique ou du sport, cela fait-il réellement progresser les téléspectateurs « profanes » dans la maîtrise du politique ? Il se pourrait au contraire que le *Bébête show* accentue la coupure symbolique entre la sphère politique légitime (celle qui est affaire de projets de loi, d'idées, de forces sociales) et la sphère politique profane (celle de la dérision), entre ceux qui disposent des moyens de décoder les analyses traditionnelles du politique et ceux qui doivent se contenter d'une analyse au rabais, réductrice (12)... Le discours de nos enquêtés indique cependant que le *Bébête show* permet à un certain public, qui éprouve pour la politique de la lassitude ou du mépris, de *ne pas s'en désolidariser* totalement, de porter sur elle sinon un regard de « citoyen concerné », du moins un regard de « spectateur amusé » (13).

Le discours des téléspectateurs distraits laisse aussi à penser que le *Bébête show* remplit auprès d'eux une **fonction d'information**. L'émission développe une dénonciation sévère des journalistes, et en particulier de ce qui est décrit comme de la flagornerie, voire comme de la collusion avec le pouvoir. L'attaque est certes facile : d'abord parce qu'elle reprend (ou plutôt elle flatte) une croyance déjà répandue au sein du public ; et ensuite parce qu'elle occulte le fait que les auteurs ne sont pas soumis, comme le sont les journalistes, à la nécessité de conserver toujours de bonnes relations avec ces sources privilégiées que sont les hommes politiques, ce qui leur laisse une plus grande liberté pour choisir les événements et les déclarations dont ils parlent (et s'il le faut pour les inventer). Elle est de plus éminemment stratégique, car elle vise à consolider, par contraste, la popularité et la crédibilité de leur propre discours. Quoi qu'il en soit, à force de se livrer à ces accusations, les auteurs ont été tentés de présenter le *Bébête show* comme un vrai commentaire d'ac-

tualité, qui posséderait les qualités dont les organes de presse classiques sont à leurs yeux dépourvus, à commencer par l'objectivité et l'indépendance. Pour la première, l'exhibition des titres de la presse du matin, les multiples références aux déclarations et aux événements du jour, et la ressemblance de plus en plus marquée entre les marionnettes et les modèles, sont chargées d'attester que le *Bébête show* colle *exactement* à la réalité, qu'il est, comme le dit Jean Roucas, une simple « loupe » portée sur la vie politique (14). Et pour ce qui est de l'indépendance, les auteurs affirment, dans la presse et à l'écran, que leur émission non seulement dit les choses telles qu'elles se passent, de manière objective, mais qu'elle dit *tout*. À les en croire, le *Bébête-Show* est donc un organe d'information atypique, mais crédible, et Roucas va jusqu'à affirmer : « On est les *seuls* vrais journalistes ! »

On se gardera évidemment de prendre ce discours au pied de la lettre, et de considérer effectivement les auteurs du *Bébête show* comme des journalistes à part entière. Remarquons cependant que ce discours « prend » : il est un fait que les auteurs ont réussi à s'imposer comme de véritables journalistes aux yeux de nombreux téléspectateurs. En 1991, la SOFRES posait la question suivante à un échantillon de 800 personnes : « Pour vous, le *Bébête show* est juste une distraction, ou est à la fois une distraction et une source d'information sur la vie politique ? » A cette question, une légère majorité de sondés (52 % contre 48 %) choisissaient le second terme de l'alternative, cette réponse étant surtout privilégiée par les plus âgés (59 % des plus de 65 ans), les moins diplômés (57 % des détenteurs d'un CEP), les artisans (64 %) et les agriculteurs (59 %).

Trois ans plus tard, l'enquête qualitative menée auprès de téléspectateurs confirme que le *Bébête show* est perçu, au moins par certains d'entre eux, comme une source

(12) NEVEU (1991) pour une analyse similaire à propos des émissions politiques télévisées.

(13) Georges Balandier, interview in *Le Point*, 20/11/1993.

(14) Interview par l'auteur, 1989. Sauf indication contraire, les déclarations de Jean Roucas citées ici sont toutes issues de cet entretien (cf. DERVILLE, 1995, annexes).

d'information satisfaisante. Tout d'abord, à en croire ceux qui adoptent une posture de réception proche de celle du distrait, la façon originale ou percutante dont les auteurs traitent certains sujets les incite souvent à s'exposer aux médias classiques « pour en savoir plus », pour obtenir un *supplément d'information*. C'est le cas de cette lycéenne : « J'ai entendu parler de quelque chose que j'ai pas bien saisi, j'me dis : « Mais c'est pas possible"... J'allume les infos pour savoir, où ça en est... » Même raisonnement chez ce cadre au chômage : « Des fois, quand je vois un truc, j'me dis "Tiens, Untel a sûrement fait une déclaration de ce genre", donc après j'écoute les informations pour savoir c'qu'il y a eu. (...) Quand j'entends parler de choses dont j'étais pas au courant, je me renseigne... Ça excite ma curiosité. » Mais il peut aussi arriver, plus rarement certes, que le *Bébête show* tende à *remplacer* en partie les organes d'information traditionnels : « A la limite, dit ainsi cet employé, je regarde que le *Bébête show*, et puis j'arrête pour les informations à huit heures. Parce que, eux, ils risquent vraiment de me gonfler ! » Cette employée est encore plus claire : « Pour moi, c'est pratiquement mon seul moyen d'information ! »

Il n'est évidemment pas question de déduire de ces réflexions que le *Bébête show* joue exactement le même rôle que le journal télévisé par exemple, et qu'il assume, mieux qu'ils ne le font, le travail des journalistes. D'ailleurs, les distraits eux-mêmes sont bien souvent conscients de la pauvreté des informations que leur fournit l'émission satirique, comme c'est le cas de cet ouvrier spécialisé : « J'apprends des choses, mais rien d'intéressant, quoi... Balladur a dit telle phrase, Mauroy a répondu ça... C'est pas suffisant, quoi, comme information... (...) Ça vaut pas les informations du *20 Heures*... » On peut néanmoins affirmer qu'au-delà de son aspect divertissant le *Bébête show* joue, à son niveau bien sûr, et au moins pour une

certaine frange de son public, une fonction d'information. Le relatif éloignement du distrait par rapport aux médias est en partie compensé par les satiristes, auxquels il fait confiance pour présenter l'actualité politique d'une façon neutre, crédible et indépendante. L'information fournie par le *Bébête-Show* est certes biaisée et fragmentaire, mais il faut se rappeler que, bien souvent, elle ne se substitue pas à une information qui serait de « meilleure » qualité, mais à une quasi-absence d'informations!

On peut enfin trouver, dans le discours du téléspectateur distrait, certaines réflexions qui témoignent de la méfiance, voire de l'inquiétude que suscitent chez lui le pouvoir et ses détenteurs. Le *Bébête-Show* peut alors exercer à son égard une **fonction de réassurance** : en discutant d'égal à égal avec les marionnettes des hommes politiques, en les réprimandant, en s'en moquant, monsieur Jeannot rend le pouvoir un peu moins menaçant et angoissant.

On connaît la théorie freudienne de l'humour, qui vaut sans doute aussi pour les autres formes de rire, comme la moquerie : le rire est un moyen de s'écarter d'un réel traumatisant, de le transformer en quelque chose de dérisoire et donc de supportable. Cela vaut plus encore pour ce que Mikhaïl Bakhtine a appelé le « réalisme grotesque », au cœur de la vision carnavalesque du monde : si l'ordre tient en partie par la peur qu'il inspire, le grotesque aide à s'en affranchir en donnant du monde (et notamment des puissants) une image dégradée, en transformant les symboles qui appellent le respect en joyeux « épouvantails comiques » (15). Dans une autre sphère culturelle, la mythologie des Indiens Chulupi du Paraguay est riche de récits décrivant les chamanes comme de vrais idiots du village, ridicules et inoffensifs : grâce à la vertu comique de ces récits, les Indiens se sentent momentanément plus assurés face aux pouvoirs surnaturels qui sont attribués aux chamanes (16).

(15) BAKHTINE, 1970, p. 56.

(16) CLASTRES, 1974.

Il semble que ces réflexions puissent être appliquées avec bonheur au *Bébête show*, en dépit d'un contexte évidemment très différent. La tendance à transformer les hommes politiques en boucs émissaires, face à l'ensemble des problèmes de la société, est un signe du fait qu'on leur accorde encore un pouvoir immense (et de ce fait inquiétant) : pourquoi autrement leur en *vouloir* ? Les hommes politiques sont souvent vus comme les membres d'une « classe politique » décidant à elle seule des grandes orientations du pays (le choix nucléaire, le « bouton rouge ») et régissant sa vie quotidienne (le poids des impôts, le prix des cigarettes). Tout cela transparait clairement dans le discours du téléspectateur distrait, qui décrit la politique comme un univers lointain, secret et potentiellement « dangereux ».

Or, le *Bébête show* se livre à une désacralisation tous azimuts des hommes politiques, qui sont affublés d'attributs grotesques, présentés dans une nudité humiliante, décrits comme des êtres faibles, soumis aux nécessités naturelles, simplement humains – et finalement rendus moins menaçants. Qui peut craindre les foudres d'un ourson, d'une grenouille ou d'une truie, surtout quand le *patron* du bar répartit les temps de parole, distribue les bons points et les bonnets d'âne ? A l'appui de cette interprétation, citons les réflexions de cette lycéenne : « Moi, j'ai vraiment l'impression que c'est une façon... pas d'embellir les choses mais de... rassurer... (...) Ça me rassure dans le sens où je vois que, justement si on peut se foutre de leur... se moquer d'eux c'est que c'est des hommes... comme toi et moi et puis c'est pas des dieux... Bon, j'suis athée, mais, pour parler religieusement, on craint pas la punition divine, si on a le malheur de dire un mot de travers sur certaines personnes. (...) Ils font moins peur, ces personnages, que quand on les voit à la télé. » Le traitement comique est perçu comme un moyen de regarder l'actualité politique avec plus de recul : « Ça donne une possibilité de re-

mettre en question c'qui me fait peur, de se dire : "Est-ce que ça vaut vraiment le coup de flipper, ou de voir les choses comme ça ?" » *Bébête show* semble bien exercer, auprès de téléspectateurs peu politisés, qui craignent de façon diffuse le pouvoir dont les hommes politiques disposent, une fonction de réassurance.

Le fan populiste

Les fonctions que le *Bébête show* remplit (ou peut remplir) auprès des fans populistes sont bien différentes de celles que nous venons d'aborder. On parlera d'abord d'une **fonction tribunitienne**, en référence à l'analyse que proposait Georges Lavau de la place occupée par le parti communiste au sein du système politique français : pour Lavau, la principale fonction du parti est de fournir aux groupes sous-privilegiés une tribune pour manifester de façon bruyante (mais légale) leur mécontentement (17). Or, les satiristes endossent eux aussi, bien souvent, ce rôle de porte-parole « du peuple » et des « petits » (ou tout au moins ils se flattent de l'endosser). Candidat à l'élection présidentielle, Coluche le disait explicitement : « Je me présente pour tous ceux qui subissent la politique », qui n'ont « que le droit de regarder de loin comment ça se passe (...) ; on se sent hors du coup, avec nos petits bulletins de vote on a l'air de vrais cons. Voilà, c'est pour ces bons cons-là que je me présente, pour leur permettre de dire qu'ils sont pas contents » (18). On retrouve chez les auteurs du *Bébête show* ce même souci de représenter les « téléspectateurs en colère ». En témoignent, par exemple, le recours à tout un arsenal de signes (le langage, les vêtements...) destinés à surligner le positionnement « populaire » de monsieur Jeannot, ou encore le retour fréquent, dans sa bouche, de l'expression « les Français » (souvent suivie de « en ont marre », « ne vont pas laisser passer ça »...). Ce que « les Français » ressentent à l'égard de la politique, ce qu'ils

(17) LAVAU, 1981.

(18) Interview à *Charlie hebdo*, citée par DIMIER, 1991, annexe.

pensent tout bas (ou tout haut, mais sans avoir la possibilité de le dire, parce que personne ne leur tend de micro), monsieur Jeannot est censé le dire à qui de droit : il tient le rôle de celui qui fait entendre la voix des mécontents, qui proteste en leur nom.

Il y a là, bien entendu, beaucoup de complaisance : on sait combien il est gratifiant de se présenter comme le porte-parole des « petits » et du peuple. Mais la représentation a-t-elle jamais été autre chose qu'un « coup de force symbolique », selon l'expression de Bourdieu (19) ? Et d'autre part il y a bien, dans le discours des téléspectateurs qui se rapprochent le plus du modèle du fan populiste, de quoi étayer l'hypothèse d'une fonction tribunitienne du *Bébête show*. Souvent en effet, l'émission satirique est ici créditée de dire tout haut ce que pensent « les Français » : « Ça permet aux gens qui le font d'exprimer un peu l'idée du peuple... de dire : "Ouais, vous vous foutez un petit peu de nous, quand même... Donc, c'est à notre tour de nous foutre de vous !" » Le *Bébête show* est ainsi, pour cette employée, « la voix du peuple ». Bien plus, le fan populiste affirme fréquemment que l'émission exprime avec justesse ce que *lui-même* pense du monde politique et de ses acteurs. « En fin de compte, c'est tout à fait ce que je pense », avoue ainsi ce représentant. Cet ouvrier est plus véhément : « C'qu'ils disent au *Bébête show*, moi j'y pense, hein !... J'ai pas peur de vous le dire ! » Cette jeune lycéenne considère elle aussi que les auteurs expriment ce qu'elle et son entourage pensent déjà d'une manière confuse : « Ce qu'ils disent, on le sait déjà, on a tous plus ou moins des doutes, on se pose des questions... mais là, ils nous le montrent carrément ! » On ne peut certes pas déduire de ces déclarations que le *Bébête show* « dit tout haut ce que tout le monde pense tout bas ». Par contre, il est clair qu'il dit, avec plus de force qu'ils ne pourraient le faire, ce que *certain*s pensent à propos de la politique, *sans avoir la possibilité de l'exprimer publiquement*. Le fan

populiste se félicite des piques qu'il entend au *Bébête show*, en pensant qu'il ne l'aurait « pas dit autrement » ; et quand monsieur Jeannot prend à partie une marionnette en lui demandant si elle ne *nous* prend pas pour des cons, il accepte volontiers de s'englober dans ce « nous » qui s'indigne. L'hypothèse d'une fonction tribunitienne paraît donc confirmée : le *Bébête show* relaie, d'une façon qu'ils estiment satisfaisante, les opinions (notamment contestataires) que certains fans populistes au moins partagent au sujet du monde politique.

On l'a vu, le *Bébête show* est crédité par le téléspectateur distrait de « tenir au courant » ceux qui n'ont pas le temps ou l'envie de s'informer par ailleurs. Quant à lui, plus suspicieux à l'égard de la classe politique, le fan populiste fait confiance aux auteurs pour mettre en pleine lumière les affaires que les hommes politiques et les médias cherchent à étouffer : on parlera ici d'une fonction de **procureur**.

Cette problématique de l'ombre et de la lumière était présente dans de nombreux journaux satiriques de la Troisième République, qui affirmaient leur souci de mettre sur la place publique les comportements scandaleux des hommes politiques : « Ce que les journaux ne font pas, ce qu'ils ne peuvent pas faire, je le tenterai (...). Pénétrant dans vos coulisses, je déclinerais tous vos trucs, dévoilerai vos turpitudes, montrerai vos machinations » (20).

Les auteurs du *Bébête show* tentent aujourd'hui de reprendre ce rôle. À leurs yeux, les journalistes, trop proches du système, sont complices du silence que les hommes politiques essayent d'imposer sur leurs manigances. Mais le *Bébête show*, laisse-t-on entendre, n'a pas d'intérêts à préserver, pas d'ascenseurs à renvoyer, et sa diffusion sur une chaîne privée est censée le protéger des pressions : il peut donc braquer les feux de l'actualité dans les recoins les plus obscurs. « On dit tout ce que les journalistes ne disent pas, eux », affirme fièrement Jean Roucas ; tout ce que les autres passent sous silence, « on est la

(19) BOURDIEU (1987).

(20) *Les Chambres Comiques*, n° 1, 4/10/1886.

seule rubrique qui le dénonce (...). Dès qu'il y a un truc on le dénonce, on le multiplie, on fait une semaine dessus. On est les seuls à le faire ». Le changement de générique, à la rentrée 1993, témoigne de la transformation d'une émission comique en une émission destinée à *dénoncer*. L'ancien était axé sur le rire : « Et voici le *Bébête show*, pour les RI, les socialos, les RPR et les fachos, ce sont tous des rigoles ! » Quant au nouveau, il annonce que « pour dénoncer toutes les magouilles, les gros scandales, les tripatouilles, il n'y a que le *Bébête show* ! » L'émission est ainsi présentée imaginairement comme le seul espace dans lequel le « vrai » journalisme a droit de cité, le seul organe de presse qui joue véritablement son rôle de « chien de garde ». Grâce à elle, estime Jean Amadou, les Français ont « l'impression d'apprendre tout ce qu'on essaye de leur cacher » (21). On retrouve toujours la même stratégie de crédibilisation du discours : en fustigeant les acteurs politiques et les hommes de médias, en les mettant « tous dans le même sac », et en insistant sur leur propre extériorité par rapport à ce « monde politico-médiatique », les auteurs espèrent faire *a contrario* la preuve de leur bonne foi. Il s'agit une fois encore de conforter l'assise populaire de l'émission auprès d'un public peu averti de ce qui se passe en politique, vindicatif à l'égard de ses acteurs, et qui s'abandonne volontiers au fantasme du journaliste « complice » de la classe politique, obséquieux à l'égard des détenteurs du pouvoir...

Mythologie ? On serait tenté de le penser (22)... Il est un fait pourtant que ce discours de légitimation rencontre un certain écho, et l'on peut retrouver, en interrogeant les téléspectateurs, la trace de cette fonction de procureur que le *Bébête show*

se flatte de remplir à la place d'une presse défaillante. Dans une enquête datant de 1990, Arnaud Mercier avait en effet constaté que l'émission satirique est créditée par beaucoup de divulguer ce que les autres médias taisent prudemment : « On apprend peut-être des choses là qu'on n'apprendrait jamais autrement », hasarde ainsi ce boulanger (23). Dans ma propre enquête, j'ai souvent entendu des remarques de ce genre, comme chez cet ouvrier : « Y'a des trucs, heureusement qu'ils sont là pour nous le dire, hein ! » Le *Bébête show* semble donc bien perçu par le fan populiste, qui adopte une posture suspicieuse et vindicative à l'égard de la classe politique, comme un accusateur public, à qui on peut faire confiance pour attirer l'attention sur tout ce qui, dans la démocratie française, fonctionne mal.

Faut-il alors penser qu'en donnant soir après soir à ses fans populistes des occasions de s'indigner, le *Bébête show* remplit auprès d'eux une **fonction de mobilisation politique**? On sait que, sous la Troisième République, la caricature a souvent été utilisée comme un moyen d'éveiller le public, de le mobiliser en faveur de certaines idées. Chez les adversaires du régime, notamment, la presse satirique se fait militante, exhortant « le peuple » à faire entendre sa voix. L'organe bonapartiste *La Jeune Garde* publie ainsi cet appel solennel : « Allons, petit peuple, debout, courage, réveille-toi, ne te laisse plus engluer par les promesses fallacieuses de tes représentants, repousse les avances de la bourgeoisie vile et couarde. Ton vote est libre, venge-toi ! » (24). Parfois même la « satire » devient meneuse et sonne le tocsin de la révolte : « Voudrais-tu encore servir de marche-pied aux repus de la veille et aux insatiables du lendemain ? Non !

(21) Cité par A. BERGER, in *Le Figaro-Magazine*, 29/6/1991, p. 43.

(22) Aussi bien dans les formes contemporaines (le *Canard Enchaîné*, Coluche, le *Bébête show*...) de satire politique que dans les formes plus anciennes (la presse satirique de la Troisième République), on relève la présence récurrente de certaines affirmations qui visent à construire l'image d'un satiriste batailleur, courageux, impertinent, iconoclaste, « voltairien », et surtout libre de toute attache, toujours prompt à dire ce qu'il pense et à se moquer de quiconque se met en travers de son chemin. Or, il y a loin entre ces affirmations et la réalité du discours des satiristes : ceux-ci ont simplement *besoin* de construire une image frondeuse et libertaire, d'entretenir cette « mythologie » de l'indépendance, pour assurer la crédibilité de leur discours (cf. Derville, 1995, p. 386-394).

(23) Cf. MERCIER, 1990.

(24) *La Jeune Garde*, n° 142, 14/2/1886.

Non ! Réveille-toi et, comme Jésus chassait les marchands du temple, chasse à coups de trique cette bande d'exploiteurs et de bandits » (25). Nombreux sont alors les dessins mettant en scène un « populo » en train de balayer quelques nantis dans le ruisseau, et présenté comme un modèle...

Peut-on dire que le *Bébête show*, sous une forme bien sûr différente, essaye lui aussi de mobiliser ses téléspectateurs, de les encourager à manifester leur mécontentement ? Certaines déclarations des auteurs semblent indiquer que tel est bien l'un de leurs objectifs : « Nous ne détournons pas les Français de la politique, dit par exemple Stéphane Collaro, nous voulons simplement les inciter à ne pas se sentir pigeons, et à ne pas laisser les hommes politiques abuser de leur pouvoir » (26). Cependant, les appels à la mobilisation que l'on trouve dans le *Bébête show* sont bien moins virulents que ceux des satiristes du XIX^e siècle. Autres temps, autres mœurs : l'émission intervenant dans une période où les valeurs et les institutions du régime sont bien établies, les auteurs peuvent paraître un peu « anar » et grivois, mais il leur faut éviter de trop choquer. Par ailleurs, ces appels à la mobilisation ne sont jamais formulés de façon explicite, sinon sous la forme de conseils discrets en faveur de l'abstention : le *Bébête show* ne propose pas une « méthode de protestation » qui permettrait aux plus véhéments de ses fans populistes d'entamer, même à un niveau élémentaire, un véritable travail critique.

Si les auteurs utilisent la caricature comme une arme au service d'une vision contestataire de la politique, il est donc très clair que cet objectif n'est pas prioritaire. Quant à savoir s'ils parviennent effectivement à mobiliser leurs téléspectateurs les plus mécontents contre la classe politique, deux hypothèses sont ici envisageables. Peut-être le *Bébête show* entraîne-t-il chez certains une prise de conscience du fait que « les choses vont de mal en

pis », que « cela a assez duré », qu'« il faut faire quelque chose ». Il serait alors une sorte d'*embrayeur* qui, en banalisant le discours protestataire, en avivant la rancœur de ses fans populistes, tendrait à les entraîner vers l'action politique (sous différentes formes : pétition, manifestation)... ou tout au moins vers l'abstention.

Mais l'hypothèse inverse, celle d'une **catharsis**, peut aussi être défendue : le plaisir de voir la classe politique quotidiennement tournée en dérision ne contribue-t-il pas à purger en partie certains fans populistes de l'hostilité qu'ils éprouvent à son égard ? On connaît l'analyse que propose Freud du mot d'esprit, et notamment de la moquerie : celle-ci est décrite comme une soupape de sécurité qui permet à celui qui s'y adonne de liquider (« abrégier ») des pulsions qu'il n'ose (ou ne peut) pas exprimer froidement, mais qui, si elles s'accumulaient, pourraient tourner à l'obsession et risqueraient à tout instant de s'épancher sans retenue (27).

Ce concept de catharsis a été mobilisé pour interpréter des phénomènes aussi divers que le carnaval, les rites d'inversion dans les monarchies africaines ou l'activité des bouffons primitifs amérindiens (tricksters). On a par exemple écrit que le carnaval libère, et du même coup apaise, des pulsions que la société contrôle fortement en temps ordinaire : opération risquée, qui peut aboutir à une explosion incontrôlée de violence (comme lors du fameux carnaval de Romans de 1580), mais qui en général désamorce les tensions sociales. Le trickster, lui aussi, a souvent été décrit comme remplissant une fonction cathartique : certes, il « montre le mauvais exemple » aux autres membres du groupe... mais en assumant seul la responsabilité du désordre et de la transgression, il les soulage quelque peu de la tentation de s'y livrer eux-mêmes (28).

Qu'en est-il des satiristes contemporains ? Beaucoup d'entre eux conçoivent leur activité comme une façon de déverser

(25) *La Jeune Garde*, n° 135, 24/12/1885.

(26) Cité par A. BERGER, in *le Figaro-Magazine*, 29/6/1991.

(27) FREUD, 1988.

(28) BALANDIER, 1992.

par le rire leur agressivité à l'égard de la classe politique. Durant sa « campagne présidentielle » par exemple, Coluche définissait son programme en ces termes radicaux : « Mon seul objectif : leur fourrer le doigt dans le cul, à tous ! » De la même façon, les auteurs du *Bébête show* profitent de leur passage à l'écran pour se défouler contre les hommes politiques en plaçant les marionnettes dans des situations dégradantes : tel est le cas lorsque Kermitterrand est embarqué sans ménagement par des infirmiers qui lui passent une camisole de force, ou par des policiers qui lui mettent les menottes aux poignets.

La raillerie est bien ici une sublimation de l'agression... et le fan populiste ne s'y trompe pas, qui trouve dans le *Bébête show* une occasion de « fermer leur clapet » aux politiciens, de les remettre à leur place, bref, de s'en venger symboliquement. À l'entendre, l'émission lui procure le « plaisir » de voir les hommes politiques « en prendre plein la gueule », ou « se faire descendre » (selon les expressions d'une jeune étudiante interrogée par Arnaud Mercier en 1990). Chez nos enquêtés, cette idée est parfois exprimée avec prudence, comme chez cette retraitée : « Y'en a quelques-uns à qui ça va bien... à qui on fait bien d'en rabattre un peu ». Mais, bien souvent, l'idée que le *Bébête show* procure un sentiment de vengeance est exprimée de façon à la fois plus explicite et plus véhémence, sans la moindre culpabilité. C'est le cas chez ce représentant : « Disons que je me venge un peu ! J'abonde dans leur sens... Quelque part, j'y trouve un certain plaisir ! » Quant à cet ouvrier, il se souvient avec une évidente jubilation que Kermitterrand le faisait « écrouler de rire », lorsque au lendemain des élections législatives de 1993 il était devenu une femme de chambre à l'accent portugais. Pour le fan populiste, voir les hommes politiques sous les traits de bêtes grotesques, c'est leur faire un pied

de nez (ou un bras d'honneur), c'est éprouver le plaisir de les sentir humiliés. Ce jeune ouvrier exprime avec le plus de force ce sentiment, qui plus est de manière spontanée : « J'aimais bien voir le *Bébête show* parce qu'on se foutait de la gueule du gouvernement qui était en place, et pour moi c'était des guignols, tous ceux qui étaient au gouvernement !... (rire) Donc j'étais content de voir ça !... » Cet enquêté regarde le *Bébête show* avec un vrai sentiment de triomphe : « Des fois c'est tellement drôle qu'on se dit : "Putain, oui, c'est bien envoyé"... (...) Moi j'regarde ça, c'est pour rigoler... (...) J'dis pas : "Tiens, on va se foutre de leur gueule"... Mais quand même, ça leur en met bien dans la gueule, j'aime bien ! »

L'hypothèse selon laquelle le *Bébête show* remplit une fonction cathartique, auprès de certains téléspectateurs, renvoie donc à une certaine réalité. Le fan populiste, « éccœuré » par les hommes politiques, aime à voir leurs marionnettes houspillées et tournées en dérision : cela lui permet de se venger des avanies (réelles ou supposées) que les modèles lui font subir, de « vider son fiel »... et peut-être ce défoulement contribue-t-il, dans certains cas, à prévenir, en le rendant superflu, le passage à l'acte contre le système politique ? À la colère succède le soulagement... On voit poindre ici la dimension conservatrice du *Bébête show*, au grand dam peut-être des auteurs : dès lors qu'elle aide ses fans populistes à déverser leur agressivité sous une forme socialement et politiquement acceptable, et qui plus est peu coûteuse, l'émission contribue peut-être à mettre le système politique à l'abri d'explosions de violence incontrôlables (29) !

L'amateur éclairé

Lorsqu'ils adoptent une posture de réception semblable à celle qui caractérise

(29) Une hypothèse que les auteurs formulent eux-mêmes. Pour Jean Roucas, par exemple, le *Bébête show* remplit le rôle d'« exutoire », de « défouloir » ou de « soupape de sécurité », contribuant ainsi à préserver le système de la contestation : « Le problème est simple : dès qu'il y a pouvoir et peuple, il y a mécontentement. Maintenant, on laisse des soupapes de vapeur, et à ce moment-là les gens peuvent prendre leur mal en patience (...), ou alors on ne laisse pas de soupape de sécurité, et un jour la chaudière explose. »

l'amateur éclairé, le discours des enquêtés se révèle totalement différent de celui du téléspectateur distrait ou du fan populiste. En effet, le *Bébête show* est ici apprécié parce qu'en plus du rire, il fournit un commentaire politique dissonant par rapport à ceux auxquels les médias traditionnels nous habituent, parce qu'il aborde la vie politique sous un angle original, et avec davantage d'esprit critique : on peut alors parler pour l'émission d'une **fonction éditoriale** (ou d'une fonction argumentative, ou encore d'une fonction de commentaire).

Cela répond à la volonté des auteurs de se livrer à un dévoilement critique du discours et de l'action des hommes politiques, et de proposer à leur public des armes (des arguments, des connaissances) utiles pour observer la vie politique avec un œil plus averti : « Nous jetons simplement les bases d'une critique permanente de la vie politique », dit par exemple Stéphane Collaro (30). À l'écran, ce souci se traduit par des dialogues dans lesquels on voit les bêtises se plaindre de ce que le *Bébête show*, en *surlignant* ce que les hommes politiques disent et font de répréhensible, de stupide ou de mensonger, les empêche de mentir et de magouiller en paix. Comme le dit un soir Kermitterrand, satisfait : « Alors, il paraît que c'est la dernière du *Bébête show* ? Eh ben, c'est pas trop tôt ! Parce que quand ce branleur de Roucas, cette grande asperge d'Amadou et cette grosse gonfle de Collaro sont là, y'a pas moyen de faire passer un impôt ou de voter une petite loi sans que, le soir, ils nous en fassent toute une pendule ! » On n'est pas loin ici de la problématique habermassienne de la publicité : l'émission est censée abattre les murs derrière lesquels le pouvoir se tient à l'abri de tout examen ; grâce à elle, est-il postulé, il est plus facile aux téléspectateurs de soumettre à la critique les actes et les déclarations des gouvernants, de repérer ce qu'ils

contiennent de trouble, de mensonger, de ridicule ou de dangereux (31).

On est tenté de voir là, de la part des auteurs, de la prétention... mais il est un fait que l'amateur éclairé reprend volontiers à son compte ce raisonnement. Lorsqu'on demande à cet étudiant si les satiristes lui semblent être plutôt de droite ou de gauche, il a ainsi cette réponse significative : « Ils sont peut-être au-dessus ! » On a ici une formulation simplifiée de la théorie habermassienne de l'instance critique, située dans une position surplombante par rapport au pouvoir, et chargée de le « tenir à l'œil » pour l'empêcher de prendre des décisions absurdes ou injustes (et d'inciter le public à faire de même)... Bien souvent, il est vrai, les amateurs éclairés affirment que la fonction éditoriale du *Bébête show* vaut seulement pour « les autres », comme s'ils n'avaient pas personnellement besoin des connaissances et des arguments que fournit l'émission pour suivre l'actualité avec vigilance. C'est le cas, par exemple, de cet étudiant : « Ça peut amener les gens à critiquer, à ne pas écouter, à ne pas avaler de manière brute tout ce qu'on peut leur raconter... C'est une forme de critique comme une autre, hein ! On peut lire un journal, un éditorialiste qui donne son point de vue, qui critique les discours qui ont été faits la veille, et là, bon, c'est une autre forme de critique... » Mais, dans d'autres cas, l'amateur éclairé admet qu'il tire lui-même profit de ce regard original porté sur la politique. Il considère les auteurs du *Bébête show* comme de véritables éditorialistes, qui braquent leur regard sur certains recoins mal éclairés de l'actualité, qui lui fournissent des commentaires décalés par rapport à ceux qu'il entend habituellement, et qui lui permettent ainsi d'affûter son jugement, de le fonder sur des données et des arguments plus nombreux et plus variés. La thématique de « l'autre regard » sur la politique affleure très sou-

(30) Cité par E. SCHWARZENBERG, in *le Figaro*, 27/2/1989.

(31) Cette idée vaut plus encore pour les *Guignols de l'info*. Un soir, par exemple, on a vu la marionnette PPD animer une rubrique « décryptages », avec un esprit critique présenté comme exemplaire : « En décryptant les décrets du *Journal officiel*, les observateurs ont relevé la présence d'un SMIC jeunes. (...) Et puis il y a aussi une nouvelle loi qui rétablit la censure de mœurs dans tous les médias. (...) Le programme de M. Balladur, c'est comme les contrats d'assurance : il faut bien lire ce qui est écrit en petit ! » (28/2/1994).

vent, comme chez cet étudiant : « On va nous montrer l'autre côté, qui va faire rire, peut-être, mais qui va faire dire : "Tiens, c'est vrai que... peut-être que, quand il a dit ça, y'avait ça derrière", et finalement, eh ben, ça peut amener à réfléchir... » Le *Bébête show* « aide à prendre un autre point de vue sur les choses », il permet d'effectuer une « mise à distance » du politique, selon les expressions de ce jeune urbaniste. Grâce à lui, on peut « mettre le doigt » sur des problèmes qu'il traite de façon originale, on peut « prendre conscience » de certaines choses qu'on ne repère pas lorsqu'elles sont évoquées par les médias classiques, ou que l'on a tendance à oublier parce que ceux-ci n'en parlent guère... Comme le dit encore cette lycéenne, l'émission « fait ouvrir les yeux ». En somme, le *Bébête show* est apprécié ici parce qu'il montre l'exemple de ce qu'il faut faire : observer « autrement », avec un regard plus acéré, l'activité et le discours des hommes politiques, à l'instar de monsieur Jeannot sermonnant les bébêtes, les questionnant, fourrant son nez là où les modèles n'ont pas l'habitude qu'on les titille.

Conclusion

Au total, on constate à quel point les discours péremptifs sur le rôle du *Bébête show* pèchent par simplification. En réalité, les téléspectateurs adoptent, vis-à-vis de l'émission, des postures de réception extrêmement diverses... et, de ce fait, celle-ci remplit vis-à-vis d'eux des fonctions très variables, et parfois même contradictoires. Il serait par exemple absurde de parler d'une fonction cathartique pour l'amateur éclairé (puisque celui-ci n'éprouve aucune animosité particulière à l'égard de la classe politique), ou d'une fonction éditoriale pour le distrait (qui n'a que faire de disposer de commentaires nombreux et variés sur la politique). A un niveau plus général, on peut dire que, si le *Bébête show* est pour certains un vecteur de politisation, qui confère à la politique un surcroît d'intérêt en la présentant sous un jour plus distrayant, ou qui donne à ceux qui en disposent déjà des éléments

encore plus nombreux et variés pour décoder le jeu politique, il contribue à l'inverse à persuader plus encore les fans populistes qu'ils ont raison (ou qu'ils feraient mieux) de rester à l'écart de ce jeu. Comme n'importe quelle émission probablement, le *Bébête show* exige donc une analyse bien plus nuancée que celle à laquelle nous habituent les éditorialistes et les hommes de médias. Une fois encore sont démontrées les limites des diagnostics qui prétendent évaluer l'impact des textes médiatiques sans tenir compte de la variété des lectures qui en sont faites, et des attentes qu'ils comblerent...

Cette plasticité du *Bébête show*, le fait qu'il puisse faire l'objet de différentes lectures et répondre à des attentes fort diverses ne l'a pas empêché de disparaître des écrans. Après un septennat de succès, de l'élection présidentielle de 1988 à celle de 1995, l'émission était arrivée en bout de course, voyait sa formule s'essouffler et son audience subir une érosion régulière. Peut-on dire pour autant que la satire politique ne fait plus recette ? Il est à noter que le *Bébête show* a été remplacé par une émission, *les Niouzes*, qui se présentait ouvertement comme une parodie de journal télévisé ou, mieux, comme une sorte de « pré-JT », comme l'attestaient son titre, son décor, sa durée, son découpage en rubriques animées chacune par son spécialiste (politique intérieure, politique internationale, société, culture, sport...). Certes, cette nouvelle émission, sans doute trop longue (de 19 h 20 à 19 h 50), et dont l'humour correspondait peut-être mal aux attentes du grand public populaire de TF1, n'a occupé les écrans qu'une semaine. Par contre, France 2 conserve, juste avant son journal télévisé de 20 heures, les *Zap'tualités*, animées par l'imitateur Laurent Gerra, tandis que Canal Plus, à peu près à la même heure, reste fidèle aux *Guignols de l'info*. Pareil foisonnement d'émissions satiriques, toutes faisant la part belle à la politique, est-il innocent ? Au moment où l'on parle tant de la « crise du politique » ou de la « dépolitisation » dont la France serait le théâtre, n'a-t-il pas beaucoup à nous dire sur l'état de l'opinion et de l'imaginaire des téléspectateurs français à

l'égard de la politique et de ceux qui la font ? Par ailleurs, et qu'on le déplore ou qu'on s'en réjouisse, la politique ne se fait plus seulement dans les états-majors partisans, les meetings et les réunions militantes, et elle ne se limite même plus au journal télévisé et aux émissions de radio ou de télévision de type classique (*Face à la presse, L'Heure de vérité, 7 / 7...*). De nouveaux espaces de débat public s'ouvrent, dans lesquels interviennent des acteurs dépourvus de la légitimité politique traditionnelle, et qui diffusent de nouveaux types de discours, moins « sérieux », moins officiels, sur des thèmes bien plus

divers qu'autrefois. Les émissions satiriques font partie de ces nouveaux espaces de débat, au même titre par exemple que les talk-shows ou que les émissions de libre antenne sur les radios dites « libres » : ici se forment des identités collectives, se cristallisent des thématiques et des argumentaires, s'expriment des interrogations et des exaspérations, etc., Marginalisation des espaces de débat et de socialisation politique traditionnels, explosion des formes modernes de satire politique : n'y aurait-il pas, pour finir, matière à étayer le diagnostic de fragmentation et d'hétérogénéisation de l'espace public contemporain ?

RÉFÉRENCES

- DE BAECQUE Antoine, 1988, *La caricature révolutionnaire*, Paris, Presses du CNRS, 239 p.
- BAKHTINE Mikhaïl, 1970, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 473 p.
- BALANDIER Georges, 1992, *Le pouvoir sur scènes*, Paris, Balland, 174 p.
- BOURDIEU Pierre, 1987, *Choses dites*, Paris, Minuit, 231 p.
- CLASTRES Pierre, 1974, *La société contre l'Etat*, Paris, Minuit, 187 p.
- DERVILLE Grégory, 1995, *Le Bébête-Show comme processus de communication politique*, Thèse de l'IEP de Grenoble, 661 p. + annexes.
- FREUD Sigmund, 1988, *Le mot d'esprit et sa relation de l'inconscient*, Paris, Gallimard, 443 p.
- DIMIER Véronique, 1991, *Coluche au pays des merveilles démocratiques*, Mémoire de l'IEP de Grenoble, 175 p. + annexes.
- HOGGART Richard, 1970, *La culture du pauvre*, Paris, Minuit, 420 p.
- LAVAU Georges, 1981, *À quoi sert le Parti communiste français?*, Paris, Fayard, 443 p.
- MERCIER Arnaud, 1990, *Les représentations politiques dans le Bébête show*, Mémoire de DEA de l'IEP de Paris, 105 p.
- NEVEU Erik, 1991, *Les émissions politiques à la télévision : l'impossible vulgarisation ?*, in *Quarderni*, n° 16, p. 83-99.
- RIEFFEL Rémy, 1984, *L'élite des journalistes*, Paris, PUF, 1984, 220 p.